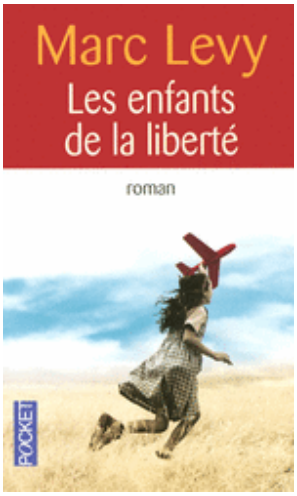

Les enfants de la liberté
Marc LEVY

ISBN : 978-2-266-14853-5
N° 12413
Prix : 6,40 €

Je vais t'aimer demain, aujourd'hui je ne te connais pas encore. J'ai commencé par descendre l'escalier du vieil immeuble que j'habitais, le pas un peu pressé, je te l'avoue. Au rez-de-chaussée, ma main, qui avait serré la rambarde, sentait la cire d'abeille que la concierge appliquait méthodiquement jusqu'au coude du deuxième palier les lundis et puis vers les derniers étages les jeudis. Malgré la lumière qui dorait les façades, le trottoir était encore moiré de la pluie du petit matin. Dire que sur ces pas légers, je ne savais encore rien, j'ignorais tout de toi, toi qui me donnerais sûrement un jour le plus beau cadeau que la vie fait aux hommes.
Je suis entré dans le petit café de la rue Saint-Paul, j'avais du temps dans mes poches. Trois au comptoir, nous étions peu à être riches de cela ce matin de printemps. Et puis, les mains derrière sa gabardine, mon père est entré, il s'est accoudé au zinc comme s'il ne m'avait pas vu, une façon d'élégance bien à lui. Il a commandé un café serré et j'ai pu voir le sourire qu'il me cachait tant bien que mal, plutôt mal. D'un tapotement sur le comptoir, il m'a indiqué que la salle était " tranquille ", que je pouvais enfin me rapprocher. J'ai senti, en frôlant sa veste, sa force, le poids de la tristesse qui écrasait ses épaules. Il m'a demandé si j'étais " toujours sûr ". Je n'étais sûr de rien, mais j'ai hoché la tête. Alors il a poussé sa tasse très discrètement. Sous la soucoupe, il y avait un billet de cinquante francs. J'ai refusé, mais il a serré très fort les mâchoires et grommelé que, pour faire la guerre, il fallait avoir le ventre plein. J'ai pris le billet et, à son regard, j'ai compris qu'il fallait maintenant que je parte. J'ai rajusté ma casquette, ouvert la porte du café et remonté la rue.

En longeant la vitrine, j'ai regardé mon père à l'intérieur du bar, un petit regard volé, comme ça ; lui m'a offert son ultime sourire, pour me faire signe que mon col était mal ajusté.
Il y avait dans ses yeux une urgence que je mettrais des années à comprendre, mais il me suffit aujourd'hui encore de fermer les miens en pensant à lui, pour que son dernier visage me revienne, intact. Je sais que mon père était triste de mon départ, je devine aussi qu'il pressentait que nous ne nous reverrions plus. Ce n'était pas sa mort qu'il avait imaginée, mais la mienne.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Susanna Lea Associates, Paris, 2007

Je repense à ce moment au café des Tourneurs. Cela doit demander beaucoup de courage à un homme d'enterrer son fils alors qu'il prend un café-chicorée juste à côté de lui, de rester dans le silence et de ne pas lui dire " Tu rentres à la maison tout de suite et tu vas faire tes devoirs ".
Un an plus tôt, ma mère était allée chercher nos étoiles jaunes au commissariat. C'était pour nous le signal de l'exode et nous partions à Toulouse. Mon père était tailleur et jamais il ne coudrait cette saloperie sur un bout d'étoffe.

Ce 21 mars 1943, j'ai dix-huit ans, je suis monté dans le tramway et je pars vers une station qui ne figure sur aucun plan : je vais chercher le maquis.
Il y a dix minutes je m'appelais encore Raymond, depuis que je suis descendu au terminus de la ligne 12, je m'appelle Jeannot. Jeannot sans nom. À ce moment encore doux de la journée, des tas de gens dans mon monde ne savent pas ce qui va leur arriver. Papa et maman ignorent que bientôt on va leur tatouer un numéro sur le bras, maman ne sait pas que sur un quai de gare, on va la séparer de cet homme qu'elle aime presque plus que nous.
Moi je ne sais pas non plus que dans dix ans, je reconnaîtrai, dans un tas de paires de lunettes de près de cinq mètres de haut, au Mémorial d'Auschwitz, la monture que mon père avait rangée dans la poche haute de sa veste, la dernière fois que je l'ai vu au café des Tourneurs. Mon petit frère Claude ne sait pas que bientôt je passerai le chercher, et que s'il n'avait pas dit oui, si nous n'avions pas été deux à traverser ces années-là, aucun de nous n'aurait survécu. Mes sept camarades, Jacques, Boris, Rosine, Ernest, François, Marius, Enzo, ne savent pas qu'ils vont mourir en criant " Vive la France ", et presque tous avec un accent étranger.
Je me doute bien que ma pensée est confuse, que les mots se bousculent dans ma tête, mais à partir de ce lundi midi et pendant deux ans, sans cesse mon cœur va battre dans ma poitrine au rythme que lui impose la peur ; j'ai eu peur pendant deux ans, je me réveille encore parfois la nuit avec cette foutue sensation. Mais tu dors à côté de moi mon amour, même si je ne le sais pas encore.
Alors voilà un petit bout de l'histoire de Charles, Claude, Alonso, Catherine, Sophie, Rosine, Marc, Émile, Robert, mes copains, espagnols, italiens, polonais, hongrois, roumains, les enfants de la liberté.

PREMIÈRE PARTIE

1.

Il faut que tu comprennes le contexte dans lequel nous vivions, c'est important un contexte, pour une phrase par exemple. Sortie de son contexte elle change souvent de sens, et pendant les années qui viendront, tant de phrases seront sorties de leur contexte pour juger de façon partiale et mieux condamner. C'est une habitude qui ne se perdra pas.
Aux premiers jours de septembre, les armées d'Hitler avaient envahi la Pologne, la France avait déclaré la guerre et personne ici ou là ne doutait que nos troupes repousseraient l'ennemi aux frontières. La Belgique avait été balayée par la déferlante des divisions de blindés allemands, et en quelques semaines cent mille de nos soldats mourraient sur les champs de bataille du Nord et de la Somme.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Susanna Lea Associates, Paris, 2007

Le maréchal Pétain fut nommé à la tête du gouvernement ; le surlendemain, un général qui refusait la défaite lançait un appel à la résistance depuis Londres. Pétain préféra signer la reddition de tous nos espoirs. Nous avions perdu la guerre si vite.
En faisant allégeance à l'Allemagne nazie, le maréchal Pétain entraînait la France dans une des périodes les plus sombres de son histoire. La république fut abolie au profit de ce que l'on appellerait dorénavant l'État français. La carte fut barrée d'une ligne horizontale et la nation séparée en deux zones, l'une au nord, occupée, et l'autre au sud, dite libre. Mais la liberté y était toute relative. Chaque jour voyait paraître son lot de décrets, acculant à la précarité deux millions d'hommes, de femmes et d'enfants étrangers qui vivaient en France dépourvus désormais de droits : celui d'exercer leur métier, d'aller à l'école, de circuler librement et bientôt, très bientôt, celui d'exister tout simplement.
Ces étrangers qui venaient de Pologne, de Roumanie, de Hongrie, ces réfugiés espagnols ou italiens, la nation devenue amnésique en avait pourtant eu sacrément besoin. Il avait bien fallu repeupler une France privée, vingt-cinq ans plus tôt, d'un million et demi d'hommes, morts dans les tranchées de la Grande Guerre. Étrangers, c'était le cas de presque tous mes copains, et chacun avait subi les répressions, les exactions perpétrées dans son pays depuis plusieurs années. Les démocrates allemands savaient qui était Hitler, les combattants de la guerre d'Espagne connaissaient la dictature de Franco, ceux d'Italie, le fascisme de Mussolini. Ils avaient été les premiers témoins de toutes les haines, de toutes les intolérances, de cette pandémie qui infestait l'Europe, avec son terrible cortège de morts et de misère. Tous savaient déjà que la défaite n'était qu'un avant-goût, le pire était encore à venir. Mais qui aurait voulu écouter les porteurs de mauvaises nouvelles ? Aujourd'hui, la France n'avait plus besoin d'eux. Alors ces exilés, venus de l'Est ou du Sud, étaient arrêtés et internés dans des camps.
Le maréchal Pétain n'avait pas seulement renoncé, il allait pactiser avec les dictateurs d'Europe et, dans notre pays qui s'endormait autour de ce vieillard, se pressaient déjà chef de gouvernement, ministres, préfets, juges, gendarmes, policiers, miliciens, plus zélés les uns que les autres dans leurs terribles besognes.

© Éditions Robert Laffont, S.A., Susanna Lea Associates, Paris, 2007